

La question du « genre » ou la défaite de l'homme hétérosexuel en Occident

Auteur : Jacques Arènes (psychanalyste)

Date de publication : 2007

Source : <http://www.cairn.info/revue-etudes-2007-1-page-42.htm#no2>

Résumé : La différence hommes/femmes est évidemment une donnée factuelle, celle de l'existence des mâles et des femelles. Mais, dès que l'on s'éloigne de l'évidence anatomique pour explorer les sentiments, les comportements, les représentations de l'un ou l'autre sexe, on s'engage sur un chemin miné. Les différences que l'on s'efforce alors de décrypter sont-elles encore de l'ordre de la nature? Autrement dit, sont-elles fonction du conditionnement biologique? (...) La tendance actuelle va (...) dans le sens d'un "constructivisme", où les thèmes liés à la sexualité sont considérés comme des représentations culturelles (...) Les *gender studies* anglo-saxonnes, nées dans la lignée du féminisme, étudiaient et dénonçaient utilement les constructions culturelles liées au genre. La *gender theory* va beaucoup plus loin, et remet profondément en cause la notion même de genre. La question homosexuelle, en particulier, devient le lieu du refus de "l'hétérocentrisme", c'est-à-dire de la centration de la culture sur l'hétérosexualité. (...) Les trente dernières années ont vu, dans notre culture, la société s'extraire du patriarcat. (...) Par ailleurs, nous expérimentons une dissociation des différents lieux et temps de la vie conjugale et familiale. Le couple n'est plus une donnée nécessaire à l'éducation de l'enfant, la monoparentalité étant souvent un temps d'une vie ayant des séquences biparentales et monoparentales. Cette vie différenciée, saccadée, parfois solitaire, se voit livrée au rythme du tropisme de la rencontre, mais n'est plus ordonnée à la construction de la famille institutionnelle. (Source : http://www.revue-etudes.com/Societe/La_question_du_genre_/45/2485).

Auteur : Psychologue, psychanalyste. Co-directeur du département « sociétés humaines et responsabilité éducative au collège des Bernardins. Maître de conférences à l'Institut Catholique de Lille. Département d'Éthique. Centre d'Éthique de la famille et du sujet contemporain. Après avoir suivi un double cursus en mathématiques appliquées et psychologie clinique à l'Université Paris VII - Denis Diderot, et à l'Université Paris VI - Pierre et Marie Curie, Jacques Arènes a entamé une carrière de psychologue clinicien et psychanalyste. Ses travaux de recherche s'articulent principalement autour de deux thèmes : le premier, relevant de la psychologie clinique, concerne la psychopathologie et psychothérapie de l'adolescent et du jeune adulte.

Nos sexes sont en bataille dans toutes les vitrines des librairies, sur tous les grands écrans en couleur, dans tous les journaux...

Faut se reconnaître dans chaque violeur, sentir dans son tréfonds des racines pourries qu'on ne possède pas forcément, s'aliéner avec désinvolture devant le Problème.

Robert Lalonde (1)

Bon genre, mauvais genre...

La différence hommes/femmes est évidemment une donnée factuelle, celle de l'existence des mâles et des femelles. Mais, dès que l'on s'éloigne de l'évidence anatomique pour explorer les sentiments, les comportements, les représentations de l'un ou l'autre sexe, on s'engage sur un

chemin miné. Les différences que l'on s'efforce alors de décrypter sont-elles encore de l'ordre de la nature ? Autrement dit, sont-elles fonction du conditionnement biologique ? Ou bien sont-elles d'abord un fait de « culture » dans lequel se reflètent les conditionnements sociaux, culturels et religieux, avec les rapports de pouvoir et de domination que l'on connaît ? C'est un débat dans lequel il est devenu difficile d'éviter les positions passionnelles. Que l'on insiste sur certains aspects de la différence homme/femme, et l'on est taxé de naturaliste, voire d'« essentialiste ». La tendance actuelle va plutôt, au contraire, dans le sens d'un « constructivisme », où les thèmes liés à la sexuation sont considérés comme des représentations culturelles qui n'ont rien à voir avec une quelconque donnée naturelle.

Dans cette évolution, qui mit progressivement à distance la notion de « nature », pour valoriser de plus en plus la « culture », a émergé la notion du *gender* (le « genre »), d'abord du côté des « psy » : selon le psychanalyste américain Robert Stoller, le sexe renvoie à un domaine biologique et le genre est un état psychologique faisant référence à la masculinité et à la féminité, c'est-à-dire à la manière dont chacun s'approprie psychiquement son sexe (2). Mais la pensée féministe tira la notion de « genre » du côté du « sexe social » : le genre désigne la représentation culturelle du sexe. On admet alors l'invariance du sexe, mais on étudie la variabilité du genre, socialement construit.

« L'inégalité » de fait entre hommes et femmes s'exprime dans des domaines observables, et même dans celui des maladies qui atteignent inégalement les sexes. En revanche, de nombreux aspects de la souffrance psychique et des comportements dits « à risque » détiennent des traits où le psychosocial prend le pas sur le biologique : les femmes sont plus souvent affectées par la dépression, et les hommes ont plus tendance aux comportements violents et « à risques (3) ». Cette diversité des comportements et des attitudes s'ordonne pour partie dans la sphère biologique, et aussi, très largement, dans tout le champ imaginaire et symbolique, issu de la culture. La discussion autour de la naturalité du masculin ou du féminin est « piégée » parce que complexe, mais aussi en raison de l'impossibilité d'évoquer aujourd'hui d'autres hypothèses que celle de la construction culturelle. Les *gender studies* anglo-saxonnes, nées dans la lignée du féminisme, étudiaient et dénonçaient utilement les constructions culturelles liées au genre. La *gender theory* va beaucoup plus loin, et remet profondément en cause la notion même de genre. La question homosexuelle, en particulier, devient le lieu du refus de « l'hétérocentrisme », c'est-à-dire de la centration de la culture sur l'hétérosexualité.

La problématique de la *gender theory* a ainsi glissé du refus du monde patriarcal au rejet du modèle hétérosexuel. Les théories traditionnelles du psychisme sont accusées d'inscrire dans l'ordre anthropologique et symbolique des données hiérarchiques instituées. La psychanalyse est dénoncée comme relais des religions et de l'oppression hétérosexiste. Elle serait gardienne du fonctionnement normatif cherchant à imposer la « pureté sans reste et sans déchet » de la norme hétérosexuelle (4).

La revendication d'égalité entre sexes, se déployant sur un registre classique de différenciation assez claire des sexes, fait place progressivement à une logique de l'indifférenciation. Les théories du *gender* récuse toute portée significative non seulement du genre, mais aussi de la sexuation en tant que donnée a priori, dans un constructivisme où plus rien de ce qui est « nature » n'est accepté. La culture « genrée » étant ordonnée aux pouvoirs (patriarcal et hétérosexuel), la norme est donc l'expression de l'oppression.

La question « gay »

Pourquoi la question homosexuelle prend-elle aujourd'hui tant de place dans notre culture, eu égard à la proportion de personnes concernées ?

Le catalyseur historique fut l'épidémie du sida, qui a positionné le monde homosexuel masculin comme victime très réelle d'une hécatombe. Avec le sida, l'imaginaire collectif de l'homosexualité a profondément changé. La réelle souffrance de la communauté homosexuelle a instillé dans l'inconscient contemporain l'idée de l'homosexuel comme victime. La mauvaise conscience par rapport à une telle épidémie a inspiré dans nos inconscients l'idée d'un mal « homophobe ». La souffrance des homosexuels dans ces années-là a télescopé la mauvaise conscience plus ou moins homophobe du monde occidental. Nous avons découvert, et rejeté, l'homophobie en même temps que les ravages de l'épidémie. S'est institué progressivement un discours revendicatif de type victimaire chez une partie des homosexuels, qui se sont eux-mêmes progressivement de plus en plus définis comme communauté.

La période-charnière est celle des années 1970, quand le monde homosexuel est sorti du placard, avec l'émergence de l'identité sexuelle et des problématiques communautaires (5). Si le terme « homosexuel » existait auparavant, Foucault le souligne, « ce qui existait, c'était la sodomie », un certain nombre de pratiques sexuelles condamnées, mais l'individu homosexuel « n'existait pas (6) ». Dans les luttes autour des sexualités au cours des années 1970, l'homosexualité devient une question identitaire. Le livre de Guy Hocquenghem, *Le Désir homosexuel* (7), est, à cet égard, prophétique de ce que sera la théorie du *gender* vingt ans plus tard. Selon lui, l'homosexualité n'est pas une sexualité parmi d'autres, mais un lieu de subversion de la « normalité ». Le désir homosexuel comme le désir hétérosexuel seraient des découpages arbitraires du flux polyvoque du désir. Foucault, dont l'oeuvre fut centrale dans les élaborations de la *gender theory*, soutiendra le côté subversif de l'homosexualité, qui s'exprimerait dans l'invention de nouveaux modes de vie. Il eut l'intuition que la production d'une esthétique de l'existence, d'un mode de subjectivation gay faisant appel à une pratique de soi, pour partie empruntée au modèle antique, serait le centre d'une (r)évolution (8). Dans la logique foucauldienne, la sexualité, comme la folie, est l'objet de pouvoirs tendant à exclure les formes déviantes ce qui justifie des luttes révolutionnaires (9). Les frontières du politique s'élargissent alors pour annexer le lieu de la sexualité, de la filiation et de la famille (10).

Le changement personnel n'est plus centré sur le désir sexué, et donc sur le manque. Dans la perspective « classique », psychanalytique, l'autre sexe est du registre de ce qui vient toujours à manquer. Pour les théories du *gender*, les pratiques du corps et des plaisirs sont essentielles à une festivité refusant le manque (11). Dans une culture dépressive, la sexualité va concrétiser cette fuite de l'angoisse du vide et va tenter d'inventer un nouvel espace où le plaisir débordera la sexualité pour devenir flux de création. Dans l'érotisation sacrée de notre société, le modèle gay, où le plaisir sexuel investit l'espace public, devient un enjeu de transformation de la société elle-même. Foucault avait été frappé par la remarque de l'historien de l'Antiquité Peter Brown quant au fait qu'au cours des siècles, depuis l'avènement du christianisme, la sexualité avait pris une telle importance comme sismographe de la subjectivité. Dans cette perspective, le Vatican, comme les mouvements gay, ne s'y trompent pas. L'homosexualité n'est pas une question périphérique, eu égard à d'autres problèmes apparemment plus graves dans la marche de notre monde. La subjectivité occidentale est suspendue à la question sexuelle, et le paradigme homosexuel occupe la pointe du règne d'une érotique où la jouissance se libère de la sexualité.

Cette diffusion d'un sexuel non différencié se configure alors au neutre par lequel la vie amoureuse est pure production de plaisir, sans marque de sexuon (12). Le modèle gay affirme le principe qu'« aucune identité n'est jamais définitive, mais toujours un exercice d'exploration et de construction de soi (13) ». Cette optique s'accorde parfaitement avec les parcours de subjectivation des individus de notre époque, complexe et fragile.

Ce voeu de transformation du monde, où le langage sur les sexualités est censé transformer le genre et le sexe, est potentialisé par la virtualisation de la réalité rendue possible par la prolifération des images et des techniques. Si, dans la *gender theory*, la représentation prime et que l'autotransformation devient une valeur en soi, c'est parce que la dynamique de la représentation se détache de son ancrage corporel : le corps lui-même apparaît comme virtualisable et remodelable.

La défaite du mâle hétérosexuel

Les essais et réflexions sur la question masculine ne furent jamais très nombreux, probablement parce que le sexe masculin, étant l'Un par rapport auquel devait se définir son autre – le féminin –, il ne semblait pas nécessaire d'en parler. Il paraît pourtant urgent de réfléchir à la question masculine pour comprendre l'apparition de la *gender theory*. Les trente dernières années ont vu, dans notre culture, la société s'extraire du patriarcat. C'est là le « creux » de la question gay, co-émergeant avec le déclin de certaines figures du mâle hétérosexuel qui sont même devenues haïssables. La question masculine n'est pourtant pas nouvelle. On peut déjà repérer les interrogations intenses du monde masculin entre 1870 et 1914 face à l'irruption de ce que certains appelaient la « nouvelle Eve (14) ». Cependant, le carnage de la Première Guerre mondiale – honneur aux guerriers décédés oblige – a mis pendant des années en veilleuse la montée féminine. C'est donc dans les trente à cinquante dernières années que la « libération » de la femme fut conjointe à une difficulté grandissante de positionnement des hommes.

Les changements des « conditions » masculines et féminines sont bien connus et complexes, la sortie du patriarcat familial étant concomitante d'une domination masculine encore très réelle dans l'univers économique et politique. Ce sont en fait certaines images du masculin qui disparaissent. La figure du « bon » guerrier, par exemple, s'est pour partie effacée de la filmographie actuelle, sauf dans les films de « mauvais » garçons, où l'hypermâle est en fait plus un transgresseur qu'un type humain réellement valorisé. L'image de ce qui est acceptable de la part d'un homme a évolué (15). La force de caractère, par exemple, est admise, mais non la conquête agressive. Certaines « niches écologiques » du masculin, dans sa forme plus agressive, demeurent cependant très vivantes, comme dans le monde sportif qui fait figure de nouvelle « maison des hommes (16) ».

Une partie de la littérature occidentale parcourt les difficultés du sexe masculin et de la paternité, comme notamment, aux Etats-Unis, Russell Banks, Richard Russo, Richard Ford, Paul Auster. Réapparaît d'une manière insistante la même image de la transmission impossible entre père et enfant, de la souffrance de subjectivation des adultes masculins, et d'une impossible relation hétérosexuée.

Le contraste entre le discours social de dénonciation de la domination masculine, qui est une figure imposée du « politiquement correct », et ce qui est entendu en cure psychanalytique s'avère sidérant (17). D'un côté, les hommes analysants, issus de classes favorisées, surtout ceux qui se situent dans la tranche d'âge des 40-60 ans, tiennent un propos culpabilisé de l'ordre de

l'autodénonciation, voire de la haine de soi : ils n'ont pas su être à l'écoute de leur compagne, ni leur parler d'ailleurs, et ils n'ont pas trouvé la manière de s'occuper de leurs enfants. D'un autre côté, le monde social montre, notamment dans les classes les plus défavorisées, une réelle volonté de domination masculine, assortie d'une amertume liée à la réussite scolaire des filles (18). Cette réalité contrastée dépeint le tableau d'une différence nette entre classes sociales et générations : certaines classes d'âge sont marquées par la conflictualité entre sexes (les 40-70 ans), d'autres s'avèrent plus pragmatiques, certaines jeunes femmes s'accommodant ainsi, non sans fatalisme, de l'inconsistance d'une partie de leurs congénères masculins. Par ailleurs, la plupart des jeunes adultes écoutés en psychothérapie ne souffrent pas, loin s'en faut, de l'écrasement paternel. Leur problématique est souvent inverse : une évidence massive du maternel, et un côté clignotant de l'imgo paternelle. La nostalgie du père, et du corps du père, est un trait, parmi d'autres, de l'homosexualité masculine : c'est en cela aussi que la question gay rejoint l'interrogation générale de recherche et de perte de la figure paternelle d'une partie des générations émergentes.

Le goût du masculin

Par ailleurs, nous expérimentons une dissociation des différents lieux et temps de la vie conjugale et familiale. Le couple n'est plus une donnée nécessaire à l'éducation de l'enfant, la monoparentalité étant souvent un temps d'une vie ayant des séquences biparentales et monoparentales. Cette vie dé-différenciée, saccadée, parfois solitaire, se voit livrée au rythme du tropisme de la rencontre, mais n'est plus ordonnée à la construction de la famille institutionnelle.

Le masculin était au centre de l'échafaudage contraignant du patriarcat, au coeur d'un monde voué à la transmission et à une verticalité qui n'a plus lieu d'être dans nos horizontalités éclatées (19). L'édifice patriarcal ne tenait évidemment pas seulement par le Père, mais aussi par d'autres éléments, comme le désir de transmission, partagé par hommes et femmes. Le monde d'avant ne mérite pas l'opprobre dont il est aujourd'hui stigmatisé. S'il fut l'univers de la domination masculine, il fut tissé de relations vivantes entre hommes et femmes, où existaient aussi du goût et du plaisir. Le monde de l'inégalité n'était pas un monde mort, et il était traversé par une dynamique d'égalité dans laquelle le judéo-christianisme a eu son mot à dire (20). Mais il est sûr que ce rejet d'un certain type de rapport – en partie fantasmé – au mâle hétérosexuel, d'une certaine figure de l'autorité, est le moteur central du refus du « monde d'avant ». Ce monde hérité, transmis, est perçu comme non transformable et non fluide ; les hommes souvent se récrient devant l'idée qu'ils puissent être assimilés à toute figure de contrainte. Il s'agit d'être souple et de passer son temps à négocier avec son adolescent(e) pour arriver à lui faire comprendre des banalités éducatives. Dans une culture où rien ne doit être imposé, le modèle « dé-différencié », où le choix d'objet peut aller aussi bien du côté de l'homosexualité que de l'hétérosexualité, sert de paradigme de la fluidité obligatoire. Ladite fluidité échappe à toute définition a priori. Tout est possible et négociable. Mais tout est aussi enjeu implicite de pouvoir. Le monde « neutre » de la fluidité n'est plus un donné, mais un espace où chacun s'exerce à sa puissance.

Il s'agit donc d'initier une réflexion sur le masculin : non pas en opposition à ceux qui assiègeraient une citadelle bien mal en point ; mais dans le désir de construire une vision de la « maison des hommes » qui ne serait pas celle d'un lieu de violence envers les femmes ou envers ceux qui ont une orientation sexuelle différente. La « maison des hommes » est, selon la vision du gender, un lieu d'apprentissage de la souffrance et de la haine de l'autre. Il est indispensable d'affirmer que cette vision est mensongère. L'affrontement à la souffrance et à l'épreuve, qui fut longtemps le lieu du masculin et du paternel, n'est pas ontologiquement lié à la haine de la femme ou de l'homosexuel. La « maison homo » fut une manière, dans un communautarisme involontairement

nostalgique, de retrouver quelque chose de la « maison des hommes » perdue. La voie par laquelle la gent masculine retrouvera la « maison des hommes », et le bonheur de s'identifier à d'autres hommes, n'est pas nécessairement celle du plaisir sexuel des corps. Il est primordial de soutenir que les hommes entre eux n'ont pas forcément à résoudre leur angoisse devant la guerre postmoderne des sexes par une échappée dans les pratiques « homo ».

Dans une pirouette conceptuelle, Judith Butler, théoricienne du *gender*, soutient que l'hétérosexualité est une forme de violence interne construite sur le refoulement d'une « mêmeté » première : tout hétérosexuel serait nostalgique des premiers temps de sa vie où le genre est plus confus (21). Je propose de retourner l'argument. Notre époque est nostalgique non pas des hiérarchies du patriarcat, mais d'un certain rapport à l'altérité qui libérerait de l'autodéfinition constante de soi. Nous avons à convaincre nos contemporains d'une chose : l'altérité n'est pas fatalement le lieu de la domination. Et la fluidité de l'effacement des genres n'est pas non plus celui de la fin des pouvoirs. Bien au contraire, ceux qui mettent en avant la positivité, supposée sans opacité, du plaisir des corps nient le fait que le plaisir, quel qu'il soit, a toujours, comme un corps au soleil, son ombre. Le plaisir du corps répond, ou ne répond pas, à celui d'un autre corps dans des enjeux de quête de l'autre, mais aussi de pouvoir, de maîtrise, de domination. La compétition narcissique ne fait que commencer.

Notes :

1. Auteur québécois, cité par Jacques Grand'Maison, sociologue, Université de Montréal, dans *La Révolution affective et l'homme d'ici*, Site web : http://www.uqac.ca/Classiques_dessciences_sociales/.
2. Robert Stoller, *Masculin ou féminin ?*, Puf, 1989, p. 21.
3. Voir, par exemple, les séries statistiques de l'Observatoire français des Drogues et des Toxicomanies (<http://www.ofdt.fr>) qui donnent des chiffres français et européens. Voir aussi, par exemple, pour l'épidémiologie de la dépression, l'ouvrage sous la direction de Jean-Pierre Olié, Marie-France Poirier, Henri Lôo, *Les Maladies dépressives*, Flammarion, 1995.
4. Didier Eribon, *Echapper à la psychanalyse*, Léo Scheer, 2005, p. 21. Dans la rhétorique de la *gender theory*, les « ennemis » sont assimilés aux racistes développant un discours de pureté raciale.
5. C'est le sens du *coming out*. Placard épouvantable à bien des égards. Il en est pour preuve, par exemple, certains aspects, horribles, de l'entreprise de normalisation des homosexualités, avec, jusque dans les années 50, aux Etats-Unis, des lobotomies de personnes homosexuelles. Cf. Colin Spencer, *Histoire de l'homosexualité*, Le Pré aux Clercs, 1995.
6. Thierry Voeltzel, *Vingt ans et après*, Grasset, 1978, p. 33-34, cité par Didier Eribon dans *Réflexions sur la question gay*, Fayard, 1999.
7. Ed. Universitaires, 1972.
8. La pratique de soi des Anciens, telle qu'elle est étudiée dans son cours au Collège de France, est plus centrée sur la transformation indéfinie du sujet que sur la connaissance de l'objet. Le logos grec devient, chez Foucault, la forme spontanée du sujet agissant. La vérité « éthopoiétique » du sujet, énoncée par Foucault, est définie par la trame des actes accomplis et des postures corporelles, et non par l'exploration judéo-chrétienne des consciences. Cf. *L'Herméneutique du sujet*, Gallimard/Seuil, 2001.
9. Il existe un parallèle, dans l'œuvre de Foucault, entre *Histoire de la folie à l'âge classique* (Plon, 1961) et la *Volonté de savoir* (Gallimard, 1976) introduisant l'histoire de la sexualité.
10. Il en est pour preuve l'intervention massive de l'Etat dans la vie domestique, notamment à l'occasion des séparations familiales. Cf. Jean-Marc Ghitti, *Pour une éthique parentale. Essais sur la parentalité contemporaine*, Cerf, 2005.
11. Idée reprise par les théoriciens actuels du *gender*, notamment Judith Butler (cf. *Trouble dans le genre*, La Découverte, 2005) ; elle était déjà centrale chez Deleuze.
12. Didier Eribon évoque avec admiration l'utilisation du neutre dans les *Fragments du discours amoureux* de Barthes (on ne sait si le protagoniste de ce discours est masculin ou féminin). Dans *Echapper à la psychanalyse*, *op. cit.*
13. André Rauch, *Histoire du premier sexe. De la révolution à nos jours*, Hachette, 2004, p.536.
14. Annelise Maugue, *L'Identité masculine en crise au tournant du siècle*, Payot, 1987.
15. Depuis les années 1970, l'attente féminine par rapport au partenaire masculin est d'abord celle d'une authenticité et d'une connivence expressives. Cf. André Rauch, *op. cit.*, p. 435.
16. Sociologues et anthropologues évoquent cette « maison des hommes », imaginaire ou réelle, dans une « homosocialité » par laquelle l'être humain mâle se construit en dehors du monde féminin. Cf. Maurice Godelier, *La Production des Grands Hommes*, Fayard, 1982.
17. Cf. mon livre *Lettre ouverte aux femmes de ces hommes (pas encore) parfaits*, Fleurus, 2005.
18. Cf. Daniel Welzer-Lang, « L'homophobie. La face cachée du masculin », sous la dir. de Daniel Welzer-Lang, Pierre Dutey, et Michel Dorais, *La Peur de l'autre en soi. Du sexisme à l'homophobie*, site <<http://www.europrofem.org/>>. Ce type de travaux sociologiques infère l'essentiel du descriptif de la masculinité et de sa violence à partir d'observations portant sur certains groupes d'hommes, notamment référés au milieu sportif, ou des consommateurs de bar.
19. D'où la haine du « dogme » paternel comme effet « religieux » opprimant. Cf. Michel Tort, *Fin du dogme paternel*, Aubier, 2005.
20. Notamment par la liberté du mariage comme limitation de la puissance des pères. Cf. Jean-Claude Bologne, *Histoire du mariage en Occident*, Hachette, 1995.
21. C'est du moins le modèle de l'hétérosexualité féminine, qui suppose une séparation du corps de la mère. « Nous considérons l'identité de genre comme une structure mélancolique », affirme J. Butler dans *Trouble dans le genre*, *op. cit.*, p. 163.